

LA VIE VOLÉE DE MARTIN SOURIRE

CHRISTIAN CHAVASSIEUX

LA VIE VOLÉE
DE MARTIN SOURIRE

roman

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

L'auteur de cet ouvrage a bénéficié d'une bourse d'écriture de la Région Rhône-Alpes et de la Drac Rhône-Alpes.

© Libella, Paris, 2017

I.S.B.N. : 978-2-7529-1071-4

À Daniel Arsand

PREMIÈRE PARTIE

En ce pays-ci

Les femmes ne pouvaient se retenir de le pincer aux joues et de l'embrasser. L'enfant eut pour talent premier sa bonne figure épargnée par la petite vérole, qui avait été remarquablement bénigne chez lui. Il avait de bonnes dents malgré les privations, des yeux noirs, brillant d'une douceur bovine, des boucles claires qui remuaient au moindre souffle. Surtout, il affichait un sourire permanent, comme incrusté dans les joues, qui donnait l'illusion d'une perpétuelle bonhomie. Sa grand-mère voyait dans ce rictus ineffaçable un signe vaguement démoniaque, mais le curé de la paroisse la rassurait. Allons, il est éclairé par le Ciel, nulle trace maligne dans cet enfant, cessez de vous signer et réjouissez-vous plutôt de sa bonne nature, lui répétait-il en caressant la tête blonde. D'autres s'accordaient à trouver dans ce stigmaté, sinon une faveur céleste, plus sûrement un reflet du visage de sa mère. Cette figure de ravi de la crèche fit croire qu'il était stupide, son mutisme naturel confortait cette impression.

Cependant, l'enfant perdait ses parents. Il avait nombre de frères et sœurs qui n'importent pas ici. Ses père et mère n'importent pas davantage – ils n'ont pas importé dans l'Histoire, qui s'en soucie? – il faut seulement noter que sa grand-mère se chargea de lui. Le reste de la fratrie fut dispersé entre des cousins et des voisins qui avaient besoin de bras.

On le cueillit sur le bord du chemin, près des roues du carrosse royal, ou était-ce une calèche découverte, un de ces attelages légers qui prenaient de l'Angleterre le goût de la vitesse, ou encore une énorme berline, tonitruante, à trois paires de chevaux, que rien n'arrêterait, qui fonçait dans les rues précédée de fantassins endurants ou de chiens immenses, jetés en avant-garde pour affoler la populace, l'écartier vite si elle voulait échapper à la mort aveugle, lancée au galop derrière eux. En tout cas, l'enfant parut assez bon pour que le train de la reine marque le pas.

C'était aux franges d'un petit bourg anonyme. Il y avait cet empressement de gueux accourus, comme ils font à l'entour de toute pompe (sait-on jamais, des fois qu'une bénédiction et quelques écus tomberaient des bourses, des fois que la manne fuserait parmi le crottin, semée avec une pareille désinvolture du cul des chevaux et de la paume des dames), ou comme ils s'agglutinent là seulement pour voir, tant c'est beau, tant c'est un spectacle tout cet appareil, les cavaliers chamarrés, les livrées impeccables, l'éclat des harnachements, la puissance des carrossiers, les essieux bien gras, les roues aux fers solides qui font gicler la caillasse.

Sa grand-mère était avec l'enfant devant la foule rangée au bord de la route.

Lors d'un arrêt providentiel, la reine considère la bouille de l'enfant et son sourire étrange perceptible malgré la crasse, elle est charmée, se penche entre les rires des dames vers la vieille et son rejeton. Ce n'est pas exactement son rejeton, dit la vieille, c'est son petit-fils, le plus jeune orphelin de sa famille, il doit avoir cinq ans, les parents sont morts cette année, la faim ou une maladie, on ne retiendra pas ce détail, le détail a échappé à la jeune reine concentrée sur la figure émouvante du petit qu'elle prend en pitié, ce n'est pas la première fois, la compagnie n'est

pas surprise, la reine a de ces faiblesses pour les petites gens, des élans du cœur, on lui verra ainsi confier à des chirurgiens un postillon piétiné par les chevaux ou aider un vigneron blessé par un cerf, ou encore déboursier un an de son traitement pour les parents des victimes d'une tragique bousculade. Elle a la conscience nette, Marie-Antoinette. Mais pas d'enfant à choyer.

Pas d'enfant, c'est le grand drame. Elle a été bien patiente avec son mari, désespère d'être grosse un jour, on médit des capacités de son époux en même temps qu'on la soupçonne d'être stérile, plus de sept années que toute l'Europe surveille sa matrice et se moque, enfin tout cela sera bientôt réglé mais elle l'ignore bien sûr, le petit pauvre est à ce moment-là un chérubin opportunément surgi, une jolie figure qu'elle pourrait gâter. Elle prend goût de l'embarquer, un gros homme rougeaud qui sue et souffle fort tend le buste hors de la voiture, agrippe l'enfant, le soulève en grimaçant, la reine dit avec gravité qu'elle va s'en occuper maintenant, que c'est Dieu qui les a mises en présence, elle et la vieille, et elle a un air de sincérité qui fait penser à la grand-mère que, en effet, l'Autrichienne n'est peut-être pas la harpie dépensière et lubrique qu'on dit, mais une bonne fée dans son nimbe de soie et de brocarts, une femme après tout, qui subit des épreuves elle aussi, et qu'elle donnera tous les soins à ce petit orphelin, et puis on ne va pas faire les difficiles. La vieille remercie, étire toute sa figure édentée et cuivrée pour bénir. En voici un de placé. Une dame fait glisser un peu d'or dans la main flétrie et le train royal repart dans la poussière. On entend les cris négligeables de l'enfant dont on a omis de demander le nom au milieu du tumulte des chevaux et voilà, le destin de Martin est en route, car la reine lui a choisi ce prénom : *Martin*.

Martin considère face à lui ces femmes inconcevables qui ébranlent dans les saccades de leurs grâces la structure

de soie et de broderies qui les architecture. Elles rient, malmènent ses joues, détaillent ses misérables vêtements qu'il faudra changer, imaginent quelle tenue sera la plus seyante. Martin voudrait pleurer mais la stupéfaction l'emporte sur la détresse. La plus empressée, la plus rieuse, celle que les autres créatures merveilleuses appellent *Madame* ou *Votre Majesté*, penche sur lui une face avenante. Martin panique, ouvre des yeux effrayés et fond en larmes. La reine tente de le consoler. Les dames de compagnie s'attendrissent, on le caresse, on le cajole, on lui dit ce n'est rien, tu verras, tu seras bien, tu ne pouvais rêver meilleur destin. Il met longtemps à se calmer, trop longtemps, et Martin ne ressent pas l'agacement que son gros chagrin a provoqué dans l'aréopage. Il a déjà acquis une réputation de sauvagerie.

Le train royal lancé à pleine vitesse fend la bauge des ruelles, éparpille la populace devant lui. Ballotté par les secousses, Martin est précipité dans le chahut de bruits et de couleurs qui annonce le terme de quelque chose, l'oubli des siens, il tente simultanément de fixer son attention sur les créatures renversées de rires qui le harcèlent de caresses, les dents rouillées l'enveloppant de consolations nauséabondes, la femme ni laide ni belle, ni jeune ni vieille, étrange, d'un autre monde, longue, hâve et rayonnant d'inflorescences et de parures, qui l'embrasse dans un élan puis, comme révoltée, le renvoie sur les genoux d'une autre, le reprend encore parce qu'un désir soudain de le baiser l'a saisie. Martin ne peut rien déceler de ce qui advient, du sens qu'a ce bouleversement. Il est un enfant à qui manque le mot exil.

Et puis, une métamorphose se produit, un basculement de lumière. Le jour au-dessus d'eux est asphyxié par de lourdes nuées infusées d'encre, il faut rentrer avant la pluie, les fouets claquent, les chevaux accélèrent encore. Les maisons s'écrasent faîte contre faîte, les passants se muent en stries horizontales. Martin et les créatures sont propulsés dans les airs à chaque cahot, le diable a pris les rênes, on ne rit plus, on s'agrippe, les muscles des joues vibrent sous la poudre, les poitrines comprimées tremblent dans les corsages, les coiffes rigides au-dessus des crânes

menacent de s'échapper. Enfin, ils franchissent d'énormes grilles, le tonnerre des attelages vient gronder sur des pavés puis s'interrompt à la lisière d'une géométrie de marbre, et l'enfant voit s'élever autour de lui des falaises orange percées de miroitements dorés.

Martin ne conservera guère de souvenirs de son entrée dans le château ; les images reçues alors ne surgiront que par bribes des années plus tard, alors qu'il en était parti et qu'il aura la liberté d'y revenir. Pour l'heure, il se trouve au milieu d'une chorale de pas pressés vers les portes, de foule écartée par des géants pour enfin rentrer à coups de cris et de bourrades parmi tout un peuple confiné dans le ventre de la bâtisse, tout un peuple avec ses remugles mêlés aux parfums incandescents des réductions de musc. L'enfant est entraîné dans des pièces dont les hauteurs dépassent ses capacités de compréhension. Dehors l'orage crève, des trombes s'abattent sur la cour, enténébrent les grandes fenêtres. On s'active en criant partout, on allume à la hâte des bougies innombrables. Malgré cette illumination, les salles que traverse Martin sont si vastes qu'elles demeurent des crépuscules emmurés à peine grêlés d'un crépitement maigre.

Sur un ordre, des mains épaisses viennent saisir l'enfant et l'emportent dans de nouveaux couloirs, des galeries désertes plaquées de miroirs et boursouflées de rocailles. Puis ce sont des salles obscures aux murs nus, des parois de pierres ourlées de moisissures, des portes sans décors, des escaliers étroits et raides. Une nouvelle troupe l'assaille, il ne saisit aucun visage, tout va vite. Il ne comprend pas même les mots qui sont prononcés. On jette ses vêtements du temps de la famine, on le lave, on rase ses cheveux pour l'épouiller, on le nourrit prestement, on le mitraille de conseils dont il ne retient rien, on l'installe enfin dans une chambre, quelque part dans l'une des deux mille pièces que compte le château.

Il est couché pour la première fois seul, entre des draps rafraîchis de lavande, écarquille les yeux sur ce nouveau monde tandis que la foudre crible les murs de losanges éclatants. Pour distraire son angoisse, il caresse avec insistance son crâne nu, ne se lasse pas d'écouter le bruit rêche que cela produit sous la paume. Le plus étrange est qu'il ne parvient pas à penser le moment où son corps a été soulevé, où ses mains encore tendues vers sa grand-mère ont happé le vide... Soudain, la porte s'ouvre sur un garçon d'une douzaine d'années. Martin est en apnée. La posture de l'intrus, poings sur les hanches, silhouette noire découpée dans la pénombre, le tétanise. Le garçon approche vivement de son lit. Il siffle entre ses dents: « Qu'est-ce que tu fous là, toi? Qu'est-ce que tu viens foutre là? » Il dégage le drap, attrape le petit par le col et le maintient ainsi, comme s'il allait l'étrangler. « Fripouille, si tu te mets entre la reine et moi... » Martin n'a presque pas le temps d'avoir peur que le garçon est déjà reparti, la porte a claqué derrière lui. Après un temps inappréciable, après que l'orage s'est éteint, Martin épuisé parvient à s'endormir.

Le lendemain, une femme vient le chercher pour le présenter au roi. Elle le couvre d'habits brodés additionnés par couches jusqu'à la paralysie. La traversée du palais est une torture, on a remplacé ses sabots par des souliers estimés d'un coup d'œil à sa taille, comme la perruque à marteaux qu'on lui a collée sur le crâne. Ça tient chaud, ça glisse, ça gratte, ça l'environne d'un nimbe poudré qui le gêne et le fait éternuer. Martin attend dans une antichambre où patientent avec lui quelques courtisans intrigués par sa présence. Les heures passent. On semble l'oublier. Martin s'allonge sur le parquet parmi ces hommes debout, droits et pâles comme des cierges; il s'endort. Il veut faire pipi, une dame s'en aperçoit heureusement et le conduit dans une pièce d'aisances puis le ramène dans l'antichambre.

Un énorme Suisse à la voix de stentor fait savoir que le roi ne recevra pas, il est parti à l'aube chasser à Meudon. On reprend Martin pour l'amener enfin à la reine qui éclate de rire, fait ôter cette perruque démodée depuis trente ans, «mais où avez-vous trouvé tel cilice?», sinon, le rassure, le félicite de sa tenue. Martin reconnaît, assis dans un fauteuil où il semble une poupée oubliée là, le garçon qui a surgi la veille dans la chambre. La reine lui apprend alors que le garçon s'appelle Armand, qu'il est un adopté comme lui. Ils devront se considérer comme frères, désormais. Armand observe le nouveau venu entre ses paupières étrécies. La reine les cajole tous les deux, leur promet des saisons entières de jeux et de rires, puis renvoie Martin et reprend sa harpe sous les acclamations exagérées des visiteurs.

Martin vécut quelque temps, en effet, une assez agréable routine. La reine le promenait, jouait avec lui, l'exposant à cause de cela aux piques jalouses d'Armand. Tout alimentait la verve du garçon pour diminuer le mérite de Martin aux yeux de sa protectrice. «Arrête de ricaner quand on te dit des choses sérieuses», disait-il lors d'un cours d'histoire religieuse. «Tu ne peux pas te retenir de sourire, quand Sa Majesté parle de la disparition de son père?» Mais de telles attaques produisaient l'effet contraire et la reine grondait Armand en lui rappelant ce qu'elle avait découvert: le sourire de Martin était une particularité de sa physionomie et ne trahissait rien de ses passions intimes. Armand ruminait de petites vengeance, qui s'exprimaient dans de discrets coups de pied ou des crachats dans la soupe.

La reine était assise sur un paon géant émeraude et bleu, les courtisans sur des dragons rouge et or, et tous chevauchaient ces monstres en lançant des rires aigus sous l'éclaboussure des feuillages. Chacun essayait avec sa lance pavoisée de décrocher des anneaux suspendus en périphérie, et le cortège fantastique tournait à toute vitesse dans la lumière. Martin était bouche bée. Assis avec les autres enfants hors du manège qui leur était interdit, il s'étourdissait au spectacle de ces joutes. La reine passait devant lui avec la célérité d'une comète. Elle était tête renversée, chapeau rejeté par l'élan du carrousel, sa robe agitée d'un mouvement contraire à sa course, soie et mousseline, ruchés frémissants, plissés et volants chahutés par les hoquets de la mécanique, cheveux et rubans défaits par les accélérations. Elle riait, pestait quand elle manquait sa cible, éclatait d'une joie enfantine quand sa lance emportait un anneau. Depuis sa place, Martin la voyait approcher de face, décrire une courbe tout près, balayer sa vue, puis tourner le dos, fuir, avant de revenir aussitôt, fonçant dans sa direction, l'évitant encore, et ainsi de suite, dans une répétition vertigineuse. L'hilarité continue et les mouvements au milieu des secousses, cette vélocité, le visage de la reine, lui rappelaient un jour pareillement chaud, tout cabossé de vitesse et déjà lointain, où son petit corps avait été aspiré dans une bruyante cavalcade pour le rendre ici, sauf et désorienté comme un naufragé.

La bonne allure d'angelot de Martin inspira un rôle à l'inauguration du parc anglo-chinois dont les travaux s'achevaient cette année-là. La reine avait rejeté les lourdes fantaisies avec temple romain, volière chinoise et bains hindous que le jardinier Claude Richard avait d'abord proposées. Elle voyait quelque chose de plus moderne, de naturaliste, d'intimiste. Elle avait visité le parc imaginé par le comte de Caraman. Il était à son goût, elle en voulut un aussi. Aux premiers temps de leur idylle, elle avait pris Martin par la main et lui avait fait parcourir au milieu de centaines d'ouvriers ce chantier énorme, lui avait fait enjamber des plates-bandes détruites, admirer la dimension des arbres arrachés et les socles de statues déplacées, contourner les serres-chaudes dépouillées de leur verrière. Elle lui avait désigné, comme elle les désignait à ses courtisans venus en troupeau derrière eux, les places des buttes et des chemins sinueux qui devaient remplacer les fastidieux alignements voulus par Louis XIV, cet ancêtre. Avec le temps, la reine espérait métamorphoser le parc entier, si l'intendant d'Angiviller ne lui discutait pas l'argent que ce grand projet réclamait. Et Martin souriait.

Pour l'inauguration du jardin, la reine avait imaginé reproduire un marché, et demandé à ses dames de jouer les vendeuses. La proposition fut follement accueillie. Les dames de la Cour s'affublèrent de costumes imitant la tenue des marchandes de quatre-saisons. S'amusant beaucoup derrière leur étal, elles proposaient légumes et fruits à des courtisans, choisis pour leur bonne humeur et leur proximité d'esprit avec la reine. Elles répétaient avec force roulades d'accents les mots des poissardes lus chez Vadé, et simulaient au mieux les gestes supposés des petites gens, tels qu'on pouvait en voir sur les gravures. Quant à Martin, il était habillé en petit pâtre et tenait en laisse une chèvre. Armand persiflait, «il a enfin trouvé quelqu'un qui le comprend». On lançait des cris émerveillés devant ce charmant tableau et le petit avait

les joues violettes à force d'être pincées, détestable manie. Martin souriait toujours, et la reine lui dit sa satisfaction à le voir si complaisant.

Pourtant, Martin a déçu. Son agréable physionomie n'a pas suffi ; on s'est progressivement lassé de lui. D'ailleurs, la reine a déjà pléthore de ces petits protégés. En plus du fameux Armand, il y a le frère de celui-ci, à qui l'on fait donner des leçons de musique, et d'autres encore, garçons ou filles, petits d'un huissier ou de femmes de chambre, petit Noir offert en cadeau, tous ceux que la bonne reine adopta, d'abord frustrée de maternité puis, dès qu'elle sera mère, soucieuse de combiner une fratrie autour de ses propres enfants (une postérité, oui ! On n'y croyait plus, il a fallu que le frère de la reine, descendu de son Autriche, renseigne son époux couronné, et voilà, le couple va produire des rejetons, comme il arrive aux plus humbles).

Martin a déçu, ou simplement est-il arrivé au mauvais moment. La reine se découvrit grosse peu après l'entrée de l'orphelin en « ce pays-ci », *Versailles*, puisque les choses méritent d'être nommées aussi bien que les êtres. Elle négligea donc de plus en plus Martin, se concentra sur Marie-Thérèse-Charlotte, la première petite vie arrachée de sa personne, première histoire accouchée sous le regard impudique des courtisans au plus près du lit de travail et de celui des badauds accourus au signal de l'accoucheur, artisans, bourgeois, commerçants, confinés dans la chambre bondée, avides et murmurant comme les gueux au bord du chemin, ou carrément grimpés sur les meubles pour *mieux voir* par-dessus l'agencement des paravents. La reine se concentra sur son propre enfant puisque le terrain politique lui était dénié, ses intrigues dénoncées, ses manœuvres fustigées.

Donc, la reine, fatiguée par sa grossesse, avait commencé à se lasser de Martin dès le premier été. Est-ce parce qu'il lui rendait mal les efforts de sa protection,

est-ce parce que, plus que toute autre adoption, celle de Martin avait été un caprice brutal, presque un désir sensuel, est-ce parce que la mauvaise humeur de la reine, conséquence de ses regrets, recevait en retour un insoutenable sourire de chiot content de son sort? En tout cas, la présence de Martin finit par la contrarier. Bien qu'elle ne puisse rien lui reprocher précisément, Martin semblait à la reine une faute incessamment rappelée, le souvenir d'un désordre, comme semblaient le souvenir des fortunes perdues au pharaon, sa réputation saccagée au bal de l'Opéra malgré la dérisoire protection du domino, les fêtes conspuées, les humeurs pour obtenir une faveur à ses protégés, dénoncées; autant de tentatives d'exister dont le sourire énigmatique de l'enfant lui représentait la vanité avec une cruelle constance. La reine ne montra jamais d'irritation en sa présence mais enfin elle évitait sa compagnie, retardait ou négligeait les moments où elle devait s'occuper de lui, se déchargeait sur ses dames des attentions qu'elle lui portait quelques mois plus tôt et ne lui prodiguait plus les chattering des premiers temps. Et puis, avec Martin, elle n'était parvenue à rien. Car Martin paraît imperméable à toute éducation. Martin flotte, n'abandonne aux préoccupations des autres que la trace de son sourire et, devancé par lui, ne semble s'inquiéter de rien. Martin est le sauvage irréel imaginé par Rousseau qui s'incarne soudain, et refuse de rien faire qui l'oblige à contrarier sa désinvolture. Pour tous ses petits adoptés la reine restera vigilante, paiera jusqu'au dernier moment éducation et vivres. Elle paiera pour tous sans compter, sauf pour Martin qui lui inspire des prudences, des économies (c'est bien le seul cas, diront certains). Le mutisme du garçon paralyse, son inertie décourage. On y voit de la mauvaise volonté, un mystère qui annihile les efforts et décourage les meilleures natures. On devine qu'il n'est pas franchement idiot, mais les élégantes qui forment l'entourage de la reine renoncent à

lui inculquer le moindre savoir, qu'il semble perdre dans l'instant. En fait, il ennuie, il ne joue pas le jeu de l'enfant dans lequel on observerait les progrès d'un travail de civilisation.

Martin fut alors confié à une dame de compagnie de moindre rang, Mme de Valbelle, parce qu'elle était présente dans le carrosse le jour de son adoption fulgurante. La dame fit mine d'en être flattée mais fut terriblement vexée d'un pareil cadeau. Elle se promena avec l'enfant au sourire pendant quelque temps puis, encombrée de cette sentinelle accrochée à son panier, le laissa le plus clair de la journée à une servante nommée Colette. Colette était une fille délurée que le petit Martin gênait dans ses manœuvres. Elle parcourait les galeries pour épier les conversations, monnayait ensuite son savoir aux différentes coteries qui alimenteraient la verve des auteurs de libelles et de pamphlets. Elle se libérait du gamin en l'asseyant dans une garde-robe où il restait sans faillir sur un pot pendant des heures, ou bien en le remettant à un boutiquier patenté installé au pied de l'escalier des Princes, derrière l'étal de friandises et de poulardes découpées, odeurs nouées, sucs et miel, qui montaient sous les ors et tachaient les marbres, négligence qui ne cessait de surprendre les visiteurs étrangers. Martin était encore petit, il encombra le commerçant qui le renvoya à Colette. Colette soupira, chercha une autre idée. L'enfant se retrouva aux cuisines. De temps en temps, un jeune homme nommé Blaise, ratier professionnel, venait le chercher et l'entraînait à sa suite. Dans les combles ou les caves, près des garde-manger, le chasseur relevait ses pièges. Martin assistait aux

démonstrations fascinantes du garçon. « Regarde », disait ce dernier, et il montrait sur le sol des figures et des signes tracés à la craie, censés rendre irréprouvable la séduction de ses quatre-de-chiffres. « C'est des mots magiques, des formules qui enchantent les rats et les souris. Toutes ces bêtes, c'est des cousins du diable, je connais les charmes pour les mettre à mon service. » Il le faisait s'agenouiller face à lui, bras repliés, mains levées devant les épaules, lui faisait répéter des prières au Maître des bêtes, un petit diable qui poussait les rats à goûter ses pièges. Martin obéissait. Blaise s'exaltait : « Si je voulais, je pourrais en lever une armée et la lancer sur le monde pour l'affoler. Si je voulais... » Il savourait l'impression qu'il faisait sur l'enfant, ajoutait encore de fantastiques détails pour entretenir l'aura qu'il pensait avoir aux yeux de Martin. Hors ces rares distractions, Martin restait sur une chaise près des fourneaux, au milieu de l'activité domestique. Il était assez discret pour qu'on risquerait de l'oublier, mais sa façon de sauter dans les bras des dames en les embrassant de toutes ses forces et sa jolie mine attiraient les gentilles. Il mangeait bien, les cuisinières s'attendrissaient autour de sa bouille réjouie. On lui faisait goûter les crèmes. Le volume de ses joues et la brillance de leur surface augmentèrent, sculptant une tête d'amour joufflu et rose, au sourire imparable.

La reine se souvenait parfois de Martin et des soins de mère adoptive qu'elle lui devait. Elle faisait remettre à la dame censée s'en inquiéter pour elle de quoi le vêtir et payer un précepteur. Elle lui rendait visite – trop rarement – à l'impromptu, et l'enfant, sans rancune, quittait ses devoirs, se précipitait sur elle, ouvrait ses bras et l'enlaçait avec une telle force, qu'il fallait le secours du précepteur pour l'en dégager. Un soir, au terme d'une représentation théâtrale, elle croisa Mme de Valbelle et demanda des nouvelles. La dame affirma que le petit faisait des progrès inattendus, fit une révérence, volta prestement et s'en fut retrouver Colette pour s'assurer que Martin était au moins

encore vivant. C'était le cas. Prudente, la dame destina une partie de la pension royale à Martin car elle redoutait un hasard qui aurait mis la reine en présence de son protégé. Bien qu'après son accouchement, la reine avait pris le prétexte d'une rougeole pour s'installer durablement à Trianon où elle pouvait rester un mois sans déroger, loin de son mari aux mains salies de graisse à serrure, il lui arrivait de passer tout de même au château, et il vaudrait mieux alors que l'enfant fût déceimment habillé et sache des rudiments de maintien. Étonnamment, les efforts de Mme de Valbelle donnèrent quelques fruits. Il arrivait à Martin de répéter à la perfection des formules de présentation, d'effectuer correctement ses saluts, de laisser échapper un mot pertinent après une leçon, de lire sans heurter un morceau d'Évangile, d'apprendre des prières ; une surprise pour la dame ou son précepteur qui pensaient que leur enseignement glissait sur cette tête d'ange. Mais de tels éclairs étaient rares et dépendaient de son humeur. Hors les leçons, le temps de Martin se passait dans les jambes de la tempéramenteuse Colette qui râlait de voir ce greffon, cet emplâtre, ralentir ses opérations. Elle s'arrangeait toujours pour l'écarter.

Colette s'était entichée d'un des nombreux servants de la grande meute de chasse du roi. Tandis qu'un bosquet les accueillait, les deux amants laissèrent Martin à la garde des chiens. Martin ne fut pas déchiqueté. Sa joliesse peut-être, la bienveillance des limiers, enfin il fut accueilli parmi les échines frétilantes avec d'innocents cris d'excitation. Comme il s'y trouvait manifestement à son aise, Colette et son amant renouvelèrent leurs rencontres et, ainsi, multiplièrent les occasions où le petit se familiarisait avec la meute. Cette aptitude à se faire aimer des animaux inspira à Colette de l'envoyer à la ménagerie, mais le Suisse qui s'en occupait n'était pas d'humeur : son dromadaire venait de mourir, malgré un excellent traitement de huit bouteilles de bourgogne par jour, censé le guérir

de sa mélancolie. On mêla Martin à la chasse royale où on lui reconnut un talent pour rassembler les poitevins et les bleus de Gascogne. Malgré sa taille et son jeune âge, d'un geste, d'une intonation, il dirigeait un nombre conséquent de chiens. Autour de sa petite silhouette qui dépassait à peine du groupe, et malgré ses gestes incomplets, les chiens remuaient la queue joyeusement, impatients mais attentifs à ses ordres, gueules fendues d'un sourire imité du sien. C'était extraordinaire. Les piétons de métier considéraient cette sorte de prodige avec admiration et un frisson superstitieux. S'il avait été plus âgé, Martin aurait été meneur. Le valet de limier lui promettait un bel avenir dans la vénerie. Là, il y avait de l'argent. On dépensait pour un chien huit sols et six deniers par jour, quand un soldat qui risquait sa vie coûtait six sols.

La servante trouva à employer Martin à la chapelle. Sa tête de putto au sourire céleste séduisit la théorie de prêtres qui se succédaient pour ordonner les offices quotidiens. Or, Martin était allergique à l'encens, balançait trop faiblement le brûle-parfum, agitait les sonnettes à rebours, oubliait quand s'agenouiller et se relevait en retard. On reprit son aube et rappela Colette. Elle le considéra, dépassée : « C'est pourtant pas difficile. Qu'est-ce que je vais faire d'un nigaud comme te voilà ? » Elle tenta d'autres choses, toujours dans le but, de mieux en mieux assumé, de ne plus l'avoir dans ses jupons. Comme l'enfant souriait toujours, on ne le pensait pas attristé par ces incessantes manœuvres d'éloignement.

Avec des dizaines d'autres femmes, Colette apporte de quoi restaurer les ouvriers qui travaillent dans le parc. Ils sont des centaines, réquisitionnés pour les préparatifs d'une fête nocturne. Martin est avec elle, seul enfant au milieu de la procession qui serpente le long de la *rivière anglaise*, à la façon de la caravane d'Abigaïl venue à la rencontre du chef de bande David. Le travail de nuit et le travail du dimanche permettent de recevoir, en plus du salaire, une bouteille de vin, une livre de pain et une demi-livre de fromage. Le château nourrit aussi pendant le jour, et ceux qui travaillent la nuit auront un très bon et copieux repas. En ces temps difficiles, la main-d'œuvre se bouscule pour bénéficier d'une telle provende. L'arrivée des paniers chargés d'offrandes est accueillie par les hommes avec des acclamations et des plaisanteries. Derrière les délicates colonnes blanches du temple de l'Amour, ils sont une dizaine, torse nu, à creuser un fossé semi-circulaire. Colette avise un homme parmi ceux-là. «Eh, Denis!» Son âge est indéfinissable, il est peut-être un peu plus vieux que la jeune femme mais un corps usé ne signifie rien, il approche et saisit sans manière une bouteille dans le panier de Colette. Tandis qu'il se colle le goulot contre les lèvres, à l'imitation de ses camarades partout sur le chantier, Colette explique à Martin que Denis est son frère, que c'est elle qui lui a trouvé ce travail. «C'est ma foi vrai, dit Denis après une expiration chargée de vin. J'avais

soif, c'est la vérité aussi. Alors, toi, tu es Martin, c'est ça ? » Colette répond oui pour le petit, tout en jetant un regard sur les mâles présents. « Monsieur l'intendant est là ? Je voudrais lui montrer cette jolie tête d'ange, je suis sûre qu'il va lui trouver une scène de pantomime, ou quelque chose à faire. » M. Mique est passé, confirme Denis, « il nous a refroidis ! Qu'on travaille pas assez vite, que le fossé doit être fini d'ici ce soir. Mais on sait, on sait qu'on lui a dit. Tu vois, c'est presque fini. Et qu'on rebouche tout ça demain matin, encore ». Indifférente aux contrariétés de son frère, Colette laisse le panier et poursuit devant elle pour trouver l'architecte de la reine, toujours sollicité pour organiser ce genre de festivités. Martin la suit en trotinant, elle ne ralentit jamais sa marche pour lui, il faut qu'il suive, cours allons, dépêche-toi.

Richard Mique était plus loin, s'agaçait à présent que l'acheminement des fagots fût si long. Il faudrait assez de bois pour illuminer le temple toute la nuit. Environ quatre mille fagots, qu'il serait nécessaire de surveiller la journée pour éviter les vols. Et lui-même passerait de temps en temps, pour surveiller ceux qui surveillent. Il vit Colette, et un gamin qui tentait de la rattraper. Elle lui fit un signe qu'il dédaigna car il discutait en cet instant avec le peintre Deschamps de l'emplacement des transparents qui allaient arriver de son atelier. Mique en avait fait réaliser plusieurs d'une dimension exceptionnelle. Les écrans de papier huilé figuraient végétation, cascades et rochers, savamment agencés de façon à produire une féerie, quand, éclairés par l'arrière, leurs contours fantastiques se révéleraient entre les arbres. Ailleurs, des centaines de mains enfouissaient des terrines où brûleraient des lampes à huile, dissimulées au regard par de petits décors peints. D'autres disposaient des lanternes de papier entre les bosquets, les accrochaient aux arbres. Des ouvriers spécialisés tapissaient de faux gazon le grand rocher factice vers le Belvédère, et certaines

parties de pelouse pour que les invités s'y installent sans salir leurs précieuses toilettes. D'autres sablaient les sentiers pour que les courtisans n'abîment pas leurs souliers de soie. Peintres, sculpteurs, jardiniers, manouvriers, pompiers même, Mique orchestrait une véritable armée pour mener à bien l'une de ces fêtes somptueuses dans la tradition de celles du Roi-Soleil.

Colette enfin le rejoignit. Il la connaissait bien. « Colette, que deviens-tu ? Cet enfant... ? » Devant l'air inquiet de Mique, Colette éclata de rire et le rassura, il l'aurait vue enceinte si leurs rencontres avaient eu cette conséquence. « Vous voyez bien l'âge qu'il a voyons, monsieur. Et puis, ce n'est pas ma façon de faire. Je vous présente Martin, il n'a que ce prénom pour se faire appeler. Ne trouvez-vous pas qu'il a le plus agréable visage du monde ? » Mique fut obligé d'en convenir. C'était un homme rond et sérieux, qui usait de dureté avec ses inférieurs, savait jouer l'obéissance bénévole avec ses supérieurs, rendait de menus services à ses égaux, par précaution. Il considéra l'enfant, ses boucles de cheveux et son sourire, et confirma qu'il saurait lui trouver un rôle.

Le soir, Martin fut déshabillé, ceint d'un savant drapé de brocart, coiffé d'une perruque à boucles d'or, puis couvert d'une teinture jaune orangé. On lui souffla sur tout le corps des paillettes de laiton et d'or avec interdiction de se frotter ou de se gratter et on le posta derrière une charmille d'où il devait surveiller l'arrivée de la reine et de ses invités et, au moment opportun, surprendre par son apparition. Il eut froid, s'endormit, surgit mais en retard, éternua au moment où un feu d'artifice montait dans le ciel. La reine s'était juste détournée pour ce spectacle et ne le vit donc pas, pas plus qu'elle ne distingua la flèche du putto, envoyée dans un fourré.

Les occasions de fête ne manquaient pas, Colette insista. Mique l'intégra à la troupe de Nicolet, dite « les grands danseurs du roi », amenée de Versailles par le comte

d'Artois. Il ne s'agissait pas, à son âge, de lui apprendre la science complexe du ballet mais de seulement lui faire tenir une torche. Le flambeau lui échappa, la résine menaça d'embraser les planches et les décors. On le confia à Placide, espérant qu'il lui serait utile dans le déroulement d'une de ses pantomimes mais le comédien le ramena à Colette en disant qu'il n'avait pas de temps à perdre avec cette bête ; ayant remarqué chez lui une rare souplesse, on l'envoya s'exercer auprès du « Petit Diable de Hollande », équilibriste extraordinaire, qui chuta à cause de lui pour la première fois de sa carrière. Mique le retourna avec colère à la servante.

Colette approcha Martin, colla sa tête contre son giron. Elle l'ébouriffa avec tendresse. « Tes cheveux ont bien repoussé. » Elle saisit le petit menton, souleva le visage de l'enfant et considéra son sourire inaltéré. Combiné aux yeux accablés de tristesse, cela composait une face pathétique. Elle sentit une onde douloureuse lui mollir le cœur. « On va se débrouiller, va. T'en fais pas. Il y aura toujours de quoi vivre entre ces murs pour un garçon comme toi. »

Maintenant, la reine n'évoque plus Martin et on a compris tacitement que le passage de l'étrange enfant à la Cour ressemble à un remords. Armand jubile, se garde bien d'en réveiller le souvenir, Mme de Valbelle ne reçoit plus d'argent pour lui, c'est comme s'il n'avait jamais existé, et puis elle a trouvé à s'occuper de ses terres, ne reviendra qu'en fin d'année. Aucun accord n'a été conclu mais on fait comme si Colette avait accepté de s'occuper du petit, définitivement. Qu'elle en dispose comme elle l'entend. Si le précepteur désigné par Mme de Valbelle continue par amour de son travail, de lui enseigner la lecture, exercice dans lequel le petit excelle, Martin est libre la plupart du temps. En fait, l'orphelin n'est à personne, il fait ce qu'il veut, peut-être a-t-on intuitivement compris cela. Il bague-naude la journée. Quand on le croise, on lui confie des

missions. Il ne les accepte pas toutes. De tâche en tâche, il se promènera ainsi d'un bout à l'autre du domaine, puis hors du domaine de la reine, de plus en plus loin des fastes du château, de plus en plus loin du palais, toujours plus profond dans le parc. On parle d'un gamin qui avise les lièvres, se fait aider par les chiens errants. Des bûcherons l'ont délogé d'un chêne, des gardes-chasses l'ont surpris et l'ont coursé en vain dans la grande forêt close. Il inquiète ou émerveille, selon le degré de superstition. Il réapparaît, on s'occupe alors de lui, on lui donne à boire et à manger, il revient à Colette qui le change et le soigne. Il n'est pas ingrat mais repart aussitôt.

Les bras de Martin parmi les bras des autres. Les autres : les gueux. Ce peuple qu'un hasard a un temps dessaisi de sa petite personne. Armand jouirait à découvrir Martin, les mains ajustées au manche, tout mouillé de la boue noire soulevée par les pioches, le fer planté dans la glèbe qui s'ouvre sous les pieds nus, les mains qui refouillent cette embrassade incessamment renouvelée. Point de découragement cependant, le nombre des bras et le nombre des heures, les échines appuyées sur les han! les sueurs qui gouttent au nez et pleuvent sur le sol, toute cette ténébreuse force va surpasser l'entêtement de la nature. C'est ainsi depuis long, c'est ainsi, qu'on les paie ou pas, les mains des hommes dépouillent la terre de ses fruits, creusent les fosses au nom des seigneurs, érigent leurs murailles et arment leurs navires. La foule française que nulle épidémie, nulle guerre, nuls froid ou famine ne parviennent à abattre, la multitude des Français toujours régénérée, arrange la glaise selon les désirs des princes. Ici de même, la terre du parc est travaillée, les cartes rebattues.

À une demi-lieue du château, pas loin du Petit Trianon, on fait un creux, on donne à ce creux des allures et des contours savamment accidentels. Mis en eau, l'étang ainsi réalisé fera un miroir complaisant à un paysage non moins artificiel, inspiré des peintures à la mode. C'est la première phase d'une composition plus vaste, un décor de plus, une chanson nouvelle. Après avoir meublé le Petit Trianon

à son goût, après le parc anglo-chinois où le jardinier Claude Richard et son assistant écossais Blakie tentent d'acclimater des arbres venus de Chine ou d'Amérique (ce parc à surprises avec son carrousel un peu ridicule du jeu de bagues, son temple de l'Amour, son Belvédère, son rocher et sa cascade, son imitation d'Alpes balisée de pins, de mélèzes et de genévriers), après enfin la construction de son théâtre, la reine veut un village, un petit village, une miniature, disons un hameau, une composition digne des vues champêtres d'Hubert Robert. Les fabriques seront disposées en demi-cercle autour du plan d'eau. Elles auront des airs de maisons normandes avec toits de chaume, paille, roseaux ou tuiles selon les attributions. L'intérieur sera neuf, confortable et propre, mais l'extérieur aura quelque chose de vieilli, d'usé, qui ait une âme n'est-ce pas, des colombages fatigués, des murs lézardés, des pierres débordées, des planches abîmées, des margelles érodées, on y sentira la modeste ruine des intempéries. Il faudra des animaux, aussi, et puis des petits bergers, oui, ce sera charmant.

«Ce sera charmant», Martin a bien entendu la phrase, prononcée par la reine lors d'une inspection, «un lieu idéal pour vous y délasser du poids de Votre Grandeur», ajouta un page à côté d'elle, ce qui la fit rire comme elle aimait quand elle se trouvait avec des familiers, démonstrativement, la tête renversée, provoquant une gêne parmi les hommes arc-boutés vers la terre. Martin et les autres en ont fini avec l'étang, ils terrassent à présent l'endroit où vont s'établir les mesures en trompe-l'œil. Martin a dix ans, les habits brodés lui ont été retirés, pas d'un coup, on ne l'a pas puni. Comme lui, son costume s'est effacé des mémoires par gradations subtiles. Il a abîmé ses souliers qui le blessaient, alors il a retrouvé avec bonheur ses sabots qu'il a dû ajuster au couteau, puis des sabots plus grands, les sabots détonnaient avec les culottes et les chemises de soie, Colette les lui a retirées, a récupéré des

hardes reprises qui ne craignent ni la boue ni l'usage. Elle lui a acheté un chapeau à large bord qui protège du soleil, et un bonnet pour le froid. Martin a ajusté le costume de sa condition, la métamorphose à rebours est accomplie, papillon redevenu chenille.

Ce jour, sur la berge de l'étang qui achève de se remplir, la reine discute avec son brave lorrain d'architecte, d'une décision grave. Faut-il une église à son hameau? Mique s'incline davantage, il fera comme on voudra. Cependant, c'est problématique, « ce pourrait paraître irrespectueux » (il n'emploie pas le mot « immoral », terme tout neuf qui sent le libertinage et les idées incendiaires). L'esthétique le réclame (mais enfin une fausse chapelle, tout de même! avec un faux curé? pense Mique), on en a déjà discuté, rien ne figure de ce genre sur le énième plan qu'il présente à Sa Majesté. Elle dodeline, bien sûr ce ne serait pas bien, mais ça manque au tableau, quoi. Mique désigne le clocher de la paroisse Saint-Antoine, à peine visible dans cette perspective. « Oui, après? » s'impatiente la reine qui discerne en effet un triangle d'ardoises, là-bas, loin derrière les tilleuls. « Je veillerai à ce que la vue sur le clocher soit découverte. Il s'agit d'ouvrir la ceinture de bocages, de, de ne pas refermer... », bafouille Mique qui s'inquiète toujours d'un possible revers de fortune. Il suffirait d'un caprice pour le jeter en disgrâce, malgré les années de service, malgré sa médiocrité rassurante, la gentillesse sincère de sa reine, leur complicité d'exilés dans ce monde aux valeurs insolites, sait-on jamais, rester prudent. La reine opine et sans plus insister poursuit son tour. Le groupe approche du terrain que dégage l'équipe où se trouve Martin. Le travail s'arrête, les hommes se rangent sur le côté, chapeau bas. Martin s'éloigne discrètement, efface sa jeune silhouette derrière un rang d'ouvriers. La reine passe tout près sans le remarquer, salue poliment les hommes, demande s'ils n'ont pas trop chaud ou trop soif, s'intéresse. Les visages

émaciés rougissent qu'on leur prête tant d'attention et secouent leurs grandes oreilles ; aucun n'oserait se plaindre.

Pourquoi Martin s'est-il caché ?

« Hein, pourquoi tu t'es caché ? »

C'est le soir, les hommes regagnent l'extérieur. Par groupes alentis, ils quittent le chantier au crépuscule, traversent la cour de Trianon, sortent du domaine en empruntant l'allée de Saint-Antoine ou plus loin vers l'est, dépasseront une des nombreuses grilles qui ferment l'enceinte du parc, de hautes parois de piques, consolidées ou installées cinquante ans plus tôt parce qu'on entrait là plus facilement que dans une gargote. Martin raccompagne Denis, qui travaille avec lui et conserve pour lui sa paye, en sert un peu à sa sœur quand il faut lui acheter des effets. Le gamin va rester là, par là, dans les bosquets plus loin, on ne sait où précisément. Denis arrête sa longue ossature, il reverra le petit demain mais quelque chose le tracasse. Il ne comprend pas : « Tu la connais bien, la reine, hein ? C'est le moment de se faire souvenir, non ? » Le sourire de Martin s'élève jusqu'à lui. Il écarte les bras dans un geste d'impuissance. Denis fait une moue méchante, « moi, si une reine m'avait pris sur les genoux, je peux te jurer que je serais encore agrippé à ses jupons la bouche sur le tétin, vrai, et ça jusqu'à ce que je sois trop lourd ou trop vieux, tu peux me croire ». Il s'interrompt, pousse hors de lui une toux encombrée de glaires. « Tu as pas revu ma sœur, ces jours ? » Martin dit non. Denis hoche la tête, il rumine le *non* prononcé par le petit, et le silence qui suit. Un mot de Martin, si anodin soit-il, on est obligé de s'y arrêter, d'y réfléchir à deux fois, c'est si rare. Muet à son tour, par contamination, Denis salue et s'en va.

Martin rejoint son refuge en mâchant du pain et un bout de viande séchée. La nuit se fait sur le domaine. Une nuit de campagne, sans feux. Les fenêtres du château sont hors de portée, les musiques même sont closes entre ses murs

frileux. Les jours s'accourcissent. Une vapeur mouille les gazons et les feuillages. Martin longe les jardins de Trianon, contourne le joli bâtiment du Pavillon français, évite les hahas et les sauts-de-loup avec leurs hauteurs parfois intimidantes, sort ainsi du domaine de la reine, poursuit dans l'obscurité qui gagne, par les jardins du Grand Trianon, pour pénétrer enfin dans le parc sans être repéré. Il dépasse les jeunes chênes replantés après la mort de Louis XV, les séquoias et les tulipiers de Virginie que la guerre d'indépendance américaine ont mis à la mode, et franchit l'obstacle docile de halliers clairsemés pour trouver un ruisseau dont il suit le cours. La rumeur des bêtes nocturnes s'harmonise par degrés, les rainettes tintent encore mais dans un ou deux mois elles disparaîtront pour s'abriter, les sous-bois encore dégagés seront bientôt couverts de feuilles. Une journée de cheval serait nécessaire pour parcourir les dix lieues de murs qui ceignent le domaine. C'est le fief du roi; c'est le royaume de Martin.

La vapeur s'est muée en pulpe opaque, les grands arbres sont gommés jusqu'aux premières branches. Martin pénètre cette arche de clarté. Il court pour se réchauffer et dérange un troupeau de biches qui détalent. La lune passe au-dessus des frondaisons, allume les nappes grises qu'elle nuance de réflexions d'argent. Sur une éclaircie, au creux d'une faiblesse dans la densité de la brume, un groupe sculpté se dresse, formes enchevêtrées ciselées par un faisceau de rayons pâles. Martin est arrivé. Sur un socle abîmé, s'élève un combat de fauves arrêté dans la pierre. Un lion, des loups et des chiens plus grands que nature se mêlent et s'étripent, des gueules se cherchent, des pattes se confondent, des mâchoires sont plantées dans les pelages de marbre. Sous le ventre du lion, entre les courbes confuses des bêtes, s'ouvre une niche étroite et profonde. C'est l'abri de Martin. Il s'engouffre là, rassemble sur lui les feuilles et les mousses collectées ces derniers jours, rajuste son camail – un reliquat de sa période d'enfant de chœur – et se blottit entre les

pattes du fauve. Les loups et les chiens arrondissent ventres et échine pour organiser un nid protecteur. Quand les feuilles tomberont sur les allées, que du givre blanchira les sourcils des statues, l'intensité du froid le chassera, il lui faudra trouver un autre refuge. Plus près ou plus loin du château, il ne sait pas encore, mais ce sera de toute façon en ce pays-ci. Il n'imagine pas une vie hors de ces murs.

Le grand effeuillement ensevelit les parterres et les allées sous une brocatelle bronze et or. Partout, les journaliers ramassent les feuilles mortes et les font ruisseler sur les plantations les plus frileuses du jardin anglais, accumulent des éboulements roux entre les pelouses fanées. Les plantes annuelles sont arrachées, les plates-bandes retournées avant l'hiver. Il ne fait pas très froid encore. Le vent, qui animait jadis les ailes d'un moulin dans la vallée, se prend à la harpe des chênes, des peupliers et des tilleuls. Sa respiration enfle les ramures brunes, abat les ultimes diadèmes de végétation, transfigure la forêt close.

Martin rôde dans le parc de Chasse, au bout du Grand Canal, dans des retraites où les faisans disposent de clairières qui creusent pour eux des corbeilles de lumière. À l'affût, le sauvageon glisse d'un bosquet à l'autre, mesure son pas dans le couvert, puis traverse en courant les saignées terreuses qui étoilent le domaine. Il a faim. Faim de viande. La fronde est son arme, silencieuse et peu encombrante, lanières de cuir au fond d'une poche. Martin s'enfonce dans les taillis, tâte les surfaces de ses pieds nus, choisit les mols amas de feuilles détrempées et corrompues, évite les places où l'automne n'a couché que de fines pelures craquantes. Il ralentit encore, des abattures qu'il est seul à reconnaître lui commandent la patience du prédateur. Il s'arrête. Deux perdrix adouées ont froissé la

tendue grise, dérangées par des voix. Martin s'immobilise, souffle raccourci, yeux exorbités, tous sens en alerte. Un halètement de chien que son ouïe a repéré malgré la distance. Le vent n'a pas tourné, le limier ne devrait pas le sentir. On piétine là-bas, il y a des hommes. Martin risque un mouvement, porte son regard hors du buisson qui le cache.

Deux gardes-chasses en tricorne, fusil dans le dos, chien à la botte, encadrent un homme. Cheveux longs, barbe hirsute, veste verdâtre élimée aux épaules et râpée aux manches et aux coudes, culotte rapiécée, il ne fait pas un geste, il écoute les mots qu'on lui adresse, tête baissée. L'un des gardes-chasses maintient contre sa taille, d'une poigne puissante posée sur l'épaule, un enfant au crâne ras, bouille crasseuse, aussi pauvrement vêtu que l'homme. Équipage infortuné d'un père et de son fils, parti braconner au matin, et qui a rencontré son destin, ce jour-ci. Car la chasse est le loisir préféré et le privilège du roi, on ne tolère aucune exception. Même la noblesse ne toucherait pas un perdreau du domaine royal tombé dans son jardin, et les gardes-chasses abattent le moindre bichon en promenade, jusqu'aux pieds de sa maîtresse éplorée. Tous les terrains qui entourent Paris et Versailles sont à la seule disposition du monarque. La réserve est si vaste que le roi ne porte ses coups en certains endroits qu'une fois tous les trois ans. En attendant, les paysans affamés doivent laisser les perdrix glaner leurs semences, les lapins par milliers dévorer leur subsistance et les regarder en retour, narquois, assis sur leur derrière. On espère la chasse royale, qui va massacrer peut-être deux mille pièces d'un coup, et repartir. La faune rescapée, soulagée, poursuit alors sa paisible et infatigable reproduction.

Martin devine. Les gardes-chasses ont dû remarquer l'agrainage régulier, la pose des collets, ils n'ont rien touché pendant des jours, ont attendu le bon moment. Celui qui ne tient pas l'enfant descend de son épaule un rouleau de

corde. Qu'il manipule, allonge et reprend, enroule sur lui-même, l'air de rien, comme on occupe ses mains tandis que l'esprit est employé à une agréable conversation. C'est l'effet que les voix produisent, d'ailleurs. Les échanges sont tranquilles. Il y a même des rires. Il y a aussi de petits gémissements. Les rires sont ceux des gardes, les gémissements sont ceux de l'enfant. De petits cris suppliants qui montent de sa gorge. Le père ne dit rien. Peut-être tremble-t-il. Ce n'est pas sûr. Il a des mouvements gênés des épaules, ses mains sont escamotées derrière lui, attachées sans doute. Martin ne peut discerner son regard, il ne voit qu'un visage blême, une faculté intuitive lui présente dans toute leur netteté les pensées mortifiées du père, l'avenir dévoyé de son fils, l'écrasement de sa femme et du reste de sa progéniture, le chaos qui procédera logiquement de cet instant où il a entendu derrière lui : « Ouvre-moi cette besace, canaille ! » Une perdrix, c'est les galères. Deux ou trois, ou un gibier plus conséquent, chevreuil ou cerf, c'est la mort discrète au fond des bois. L'exécution des braconniers est un meurtre impuni, récompensé même, chez certains princes qui « d'ailleurs passent pour humains ». Martin sent un vide se former dans son ventre. Il n'aime pas cette conversation de miel, versée sur l'accablement de l'homme pâle et les petits cris retenus de l'enfant. Il n'aime pas la façon dont le garde roule et enroule la corde, la longue corde. Martin en est sûr à présent, si l'homme détourne son regard, le plonge et l'arrime au sol sur un hasard de prairie, une parcelle de soleil traînant parmi les herbes, les yeux de l'enfant, eux, ne cessent de fixer les mains du garde, la façon qu'elles ont de coulisser le long du chanvre, de susciter ce bruit épouvantable, grincement rêche sur une tension, feulement soyeux sur un relâchement. Martin ne veut pas en savoir davantage, ses muscles veulent à tout prix le précipiter dans la fuite, mais la forêt autour de lui est une grotte menaçante et pleine d'échos, capable de trahir le moindre de ses mouvements. Il s'abstient, se

rencogne, respire mal, voudrait rêver contre le balancement doux, la cime des arbres, suivre la trajectoire d'un merle ; les voix des hommes là-bas le rappellent à leur saleté, le convoquent et le clouent au spectacle de la peur. Il est obligé de regarder. Le petit est fasciné par la corde, le père est abîmé dans un gouffre insondable ouvert sous ses pieds, et Martin, pareillement incapable de se détourner, s'obstine, ne perd rien, assiste à la conclusion de la conversation. Le garde qui empoignait le petit l'écarte gentiment, sans brutalité, comme on fait à un enfant : « Pousse-toi, qu'il ne t'arrive rien », puis il aide son collègue. L'autre a préparé le nœud coulant. La conversation s'est tarie. Les hommes sont dans le sérieux de l'affaire. L'un cherche une bonne branche, pas trop haute, il lance la corde, râle doucement quand elle retombe au sol sans bruit, ne triomphe pas quand il parvient à la faire passer. Le père, enfin, revient à son garçon, ne le quitte plus des yeux, s'accroche à lui, sa face est livide, joues descendues, gueule affreuse, le petit ne le reconnaît pas, et la transformation de ce visage parfaitement connu en une chose mystérieuse le bouleverse, soulève à présent des sanglots dans sa poitrine. Il se met à pleurer. Le garde lui caresse la tête, il lui dit quelque chose, quelque chose de doux, d'apaisant, cela ne calme pas l'enfant qui trépigne, il ne sait pas précisément ce qui va arriver, mais l'étrangeté du moment, la dégradation physique de son père le rendent muet de terreur et d'impatience. Il ne veut pas. Il ne veut pas. Comment arrête-t-on un cauchemar dans ce monde ? Martin est secoué d'un même séisme, il presse ses mains l'une contre l'autre, les mord de toutes ses forces, écrase entre ses dents une rage infirme de parole. Le chien là-bas a écouté Martin, il a eu un sursaut, il se tourne vers sa cachette, émet un bref cri que son maître néglige. Les gardes présentent la boucle de chanvre au braconnier qui y fait entrer sa tête docile, entière, jusqu'au cou, pour bien faire. Il ne regarde plus son fils. Son fils, qui ne sait plus comment

pleurer, émet une plainte continue, pitoyable, se frappe les joues à grandes claques impuissantes. Les gardes ont serré le nœud, qui blesse le cou maigre. L'homme est tourné vers des remuements qui se bousculent en lui et dont personne ne saura rien. Derrière lui, les hommes ont solidement arrimé l'extrémité de la corde à une souche, près du sol. L'opération a tendu l'appareil, et le braconnier s'est dressé sur la pointe des pieds, ses chevilles croûteuses ont émergé des sabots. Les gardes ont empoigné le toron de chanvre. Sur un accord, ils tirent de toutes leurs forces, soulèvent le braconnier qui perd ses sabots, les hommes reprennent l'effort plus loin, hissent en cadence plus haut, assurent la traction par de petits coups secs pour affermir la prise. Le corps prisonnier s'agite, les jambes se balancent dans l'air, cherchent un appui, le visage enflé pulse par les narines des plaintes écrasées, les gardes tiennent bon, serrent les mâchoires, le chien s'est couché, il attend la fin, le petit garçon suffoque, il meurt avec son père, il étouffe à son rythme, les gardes éructent, ils tirent encore sur un han ! qu'ils veulent décisif mais l'homme est toujours secoué de spasmes, tous ses muscles bataillent, toute l'aventure de sa vie refuse l'achèvement, ne lâche pas, regimbe et sur-saute, un garde parvient à enrouler un, puis deux, puis trois mesures de corde autour de la souche. Ils s'écartent, attendent la fin, la tension est assez puissante et la corde assez courte pour maintenir le condamné en l'air. L'un des gardes se tourne vers l'enfant, avec une moue sévère. Terrible leçon, il en a conscience, mais si ça peut éviter à celui-là de suivre l'exemple paternel, ils auront œuvré en bons fidèles.

Le hameau est quasiment terminé. Des peintres peaufinent la patine des portes, façon « bois pourri ». On trace des simulacres de fissures dans la maçonnerie, on râpe un bas de vantail, on martèle un angle de pierre. La vie y apparaît. On a apporté des chèvres, des moutons et quelques vaches de Suisse – les hollandaises étant passées de mode. La volaille et le petit troupeau seront gardés par deux jeunes paysannes, Denise et Marie, toutes deux éclatantes de santé et bien charpentées, pour être visibles de loin. Au delà des chaumières, l'architecte Mique et le jardinier Richard agrémentent le paysage, lui donnent plus de vérité en créant champs et vergers, pâtures et haies de bocage. On y cultivera orge, avoine, sarrasin et lin. Le grain sera entreposé dans la ferme, dès qu'elle sera construite. C'est la prochaine étape. Car il faudra bientôt accueillir un vrai fermier pour s'occuper de l'ensemble, quelqu'un d'expérimenté mais aussi un esprit fin, habitué aux exigences de la noblesse, à la fois paysan et courtisan en somme. Et si possible un Suisse, comme les vaches. Mique n'en a pas reçu l'ordre exprès, mais c'est une évidence : les modes de vie vantés par l'auteur de la *Belle Héloïse* se trouvent encore purs et comme natifs au pays de Rousseau. En attendant cette perle rare, Mique dessine les plans d'une ferme où le paysan et sa famille seront accueillis. La ferme sera un peu à l'écart du hameau, légèrement en hauteur.

L'architecte peut à présent contempler son œuvre. Le village, tel que voulu par la reine. C'est un bijou, un décor de rêve. Non pas une tentative de vraisemblance – personne n'est dupe, on ne saurait faire croire que ces maisons de poupées disposées artistiquement autour du plan d'eau sont un véritable lieu de vie paysanne – mais une idée, une *découverte* d'opéra peinte en fond de scène. Mique songe également à la grotte, cachée dans le paysage alpestre, au bout d'une sente rocailleuse et blessante au pied, serrée par la végétation dense, l'ombre, et les rebonds d'un torrent. Ce ventre rond, obscur et humide, presque invisible si on ne sait pas, ultime miniature. La reine n'a pas cessé de contracter l'espace autour d'elle. Depuis les immensités du château jusqu'à l'exiguïté de la grotte en passant par le boudoir du Petit Trianon puis celui du hameau, elle a constamment fui la démesure des grandes salles pour rapprocher les murs, resserrer l'entourage aussi, de plus en plus souvent, se recroqueviller, aménager un monde à sa taille, qui referme ses bras sur elle. Le hameau, donc, et finalement, la poche fœtale et sombre de la grotte.

Les tranchées et les talus des débuts sont arasés et déjà verts et fertiles, le plan d'eau est rempli et l'herbe a poussé sur ses berges, les bâtiments sont là, les toitures terminées, les fabriques sorties de terre : la laiterie *de préparation* où l'on travaillera le lait pour la reine, la laiterie *de propreté* où Sa Majesté viendra le boire, mais aussi poulailler, lingerie, galerie, escaliers, moulin factice, maison de gardien, le tableau est bientôt achevé. Au faite des chaumes couronnés d'iris, frémissent les battements d'ailes des colombes venues du pays de Caux, le jeu de boules est animé des rires des habitués, les pelouses sont superbes, maintenues fraîches grâce à d'innombrables arrosoirs versés au crépuscule par une multitude de jardiniers, on met la dernière main au décor intérieur de la maison de la reine. C'est charmant, dirait Sa Majesté. Mique est heureux. Il peut ici, à la vue de ce chef-d'œuvre, oublier ses

soucis personnels, cet escroc qui veut se faire passer pour son frère, son frère disparu dans un combat naval contre l'Angleterre. Et voici que le charlatan réclame sa part d'héritage, une invraisemblable histoire qui dure depuis des années, est reprise dans les gazettes et lui empoisonne la vie. C'est affligeant. Là, il repaît simplement son regard de cette image bucolique inégalable, et la vie semble bonne. Après le petit bâtiment du Belvédère, élégant hommage au vieux Gabriel, il tient le hameau pour sa plus grande réussite.

Il avise Bréval, qui entretient les potagers de chaque maison dans le même esprit de réalisme qui a guidé les concepteurs du lieu. Le jardinier est en train de sarcler autour de sa petite maison, et se redresse à son approche. C'est un homme encore jeune, vigoureux et sec, qui sait changer de tablier quand la reine est annoncée. Ses légumes sont beaux, sains, épanouis. Bréval et Mique s'entendent bien. Bréval n'a pas d'orgueil ; simplement, il connaît son travail, il est sûr de son fait et personne ne l'intimide, pas même la reine quand elle lui pose des questions ou lui soumet des idées de plantations. Les réponses de Bréval sont toujours claires et argumentées, décomplexées. La reine aime sa sincérité, son respect dépourvu d'obséquiosité. Mique peut être satisfait de l'avoir choisi. Choux, choux-fleurs de Milan, artichauts, haricots verts et noirs, petits pois, sous les doigts du jardinier, tout se porte à merveille, les corbeilles où s'accumulent ses récoltes ressemblent aux opulentes compositions de Van Os.

Sur les façades, aux montants des pergolas et des tonnelles, le lierre brunit, la vigne vierge a pris en quelques jours cet étonnant aspect de gouttes de sang qui s'épanchent et la vigne domestique est dépouillée de ses dernières grappes. Bréval a l'œil sur ses petits, il désigne la hauteur où les ceps tuteurés ont été cultivés : « On s'est dépêchés de ramasser les raisins avant qu'ils disparaissent. » Mique s'étonne, demande à Bréval de s'expliquer. « C'est pas qu'il

y en a beaucoup, la vigne est jeune, mais le peu qu'on a, quelqu'un le vole. Ça se produit la nuit, mais Bersy n'a rien vu et les chiens n'aboient pas.» Jean Bersy est le gardien, un Suisse embauché dès que le hameau a commencé à se garnir de meubles, de fleurs et de vergers. Un homme cauteleux, agité, qui parle menton relevé pour compenser sa petite taille et hausser artificiellement son regard, un intrigant qui s'autorise des saillies et use d'ironie pour espérer une complicité avec des personnes d'une condition plus élevée que la sienne. L'opposé de Bréval en quelque sorte, un personnage désagréable. Mais impeccable dans son rôle. D'ailleurs, le voici qui apparaît. Il voit Mique et l'invite à le rejoindre d'un geste sec et empressé, presque autoritaire, ce qui fait rioter Bréval et contrarie Mique à l'excès. Quand il est à deux pas de lui, Bersy le salue d'une inclinaison servile du buste et l'entraîne à sa suite en faisant signe d'être discret, il chuchote «Venez voir, monsieur, venez voir seulement». Bien qu'agacé par ce ton de comploteur, Mique, intrigué, imite le pas précautionneux de son gardien. Ils vont en direction d'un appentis, derrière la maison de la reine.

«Je crois bien qu'il dort.» Mique ne voit d'abord qu'un énorme tas de peluches dans un coin. Ce sont des fibres végétales importées d'Orient, dont on tapisse habituellement les niches des chiens pour les protéger du froid, mais dont l'inventif Claude Richard a détourné la fonction. Il les fait teindre en vert et obtient ainsi une imitation de mousse, destinée au décor de la grotte. On doit les renouveler souvent et, provisoirement, on en a stocké dans ce bâtiment. Le tas de mousse artificielle remue. «Qu'est-ce que c'est que cet animal?» prononce l'architecte à haute voix, il n'aime pas ce manège, Bersy aurait pu chasser l'intrus – le voleur de raisins probablement. Il considère avec écœurement le gardien exhiber son instinct de limier. *Faudra-t-il lui caresser la tête?* se demande Mique, mais sa curiosité est piquée. Sous l'enchevêtrement de filasses, on a

cessé de bouger. La petite bête retient sa respiration. Bersy interroge son chef du regard, que doit-il faire à présent ? Il ne s'attendait pas à ce que l'architecte joue l'inertie. Il se décide, plonge brusquement les bras dans l'accumulation de peluches. « Ah ! » il tient quelque chose, tire à lui en soufflant. Son bras s'extirpe du monticule, agrippé à une petite jambe. Bersy accouche un enfant qui ne se débat pas, se retrouve allongé, abasourdi, aux pieds de Richard Mique qui considère ce gamin en guenilles, enveloppé d'un cocon arachnéen. Bersy l'insulte et lui donne un coup de pied. Mique l'arrête, le repousse durement, il se penche. Délicatement, soulève les franges déchirées et reconnaît ce sourire inepte. « Tiens donc... Mon putto maladroit. » Mique est un brave homme, un peu veule, fasciné par les grands de ce monde, intrigant pour se faire une place au soleil, mais un brave homme, conscient de son absence de génie. S'il n'avait pas trouvé sur son parcours lorrain le prince Stanislas, si la reine Marie Leszczyńska n'avait pas été polonaise comme le prince Stanislas, si la reine actuelle n'avait pas été de la branche des Lorraine par son père, s'il ne s'était pas trouvé sous la protection de Mme Adélaïde, si Marie-Antoinette n'avait pas détesté l'architecte Gabriel et ses élèves Hazon et Soufflot simplement parce qu'ils avaient la préférence du vétilleux d'Angiviller... enfin, s'il n'y avait pas eu les circonstances plutôt que son talent, Mique serait resté à Lunéville et n'aurait jamais pu pénétrer Versailles. Sauf l'allure et le statut social, il serait probablement comme Bersy, un valet attendant qu'on le flatte. C'est sans doute pourquoi ce dernier le révulse. Au spectacle du garçon brusquement extrait de sa cachette, Richard Mique s'attendrit. Il a des enfants de cet âge, tremble pour eux souvent, se sait à la merci des retournements de caractère des princes. « Comment t'appelles-tu, déjà ? » Martin dit s'appeler Martin puis se tait. Les deux hommes le surplombent, également silencieux. « Martin, n'y avait-il pas une fille qui

s'occupait de toi?» Martin approuve d'un hochement de tête. Mique l'aide à se relever et le considère, dubitatif. Bersy s'empresse, époussette le garçon, demande s'il peut faire quelque chose, se rendre utile, le petit veut peut-être un peu de pain? Mique le congédie froidement.

«Suis-moi.» Le mutisme de Martin a deux effets opposés : soit il lance l'interlocuteur dans un épanchement qui ne cesse plus, soit il lui représente que chaque parole doit être pesée. L'architecte adhère à cet instant à la seconde catégorie, il n'ajoute rien, n'interroge pas, marche, entraîne le gamin hors du hameau. Au pied d'une grande bâtisse, l'architecte pousse une porte discrète. Martin n'a pas fait attention aux deux colonnes, tout près, en haut d'un escalier. Il ignore qu'elles marquent l'entrée du petit théâtre de la reine. Il suit l'architecte dans un couloir de service et se retrouve dans une pièce sans décor, sous le bâtiment. L'essentiel de l'espace est encombré par de magnifiques modèles réduits de paysages, posés en hauteur sur des tréteaux, et qui forment, dans la pénombre de la pièce, des îles de verdure où Martin est stupéfait de reconnaître les différentes maisons du hameau, le rocher et les jardins, restitués avec un réalisme et un soin du détail extraordinaires. Il s'y arrête, il voit comme s'il était oiseau, les lieux où il a travaillé et qu'il parcourt clandestinement lors de ses promenades nocturnes. Même l'eau étale du lac est reproduite, qui brille et reflète le paysage miniature. De minuscules cygnes y flottent, et une barque, où l'on distingue des personnages. Sur la pergola de la maison de la reine, Martin remarque une figurine qui la représente. Elle a la taille d'un insecte. «Tu n'as nulle part où dormir, n'est-ce pas?» Le visage de Martin suggère que non. «Ces plans-reliefs vont bientôt être exposés ailleurs. En attendant, il reste tout de même assez de place pour un petit garçon. Tu peux rester là, les nuits, tu seras tranquille. Il y a une cheminée, tu n'auras plus froid.» Mique remarque les doigts bleus de Martin, il soulève un drap qui protège

des bancs remisés ici pendant la mauvaise saison. Dans un grand geste il ensevelit l'enfant dessous, en solidarise deux pointes sous le menton de Martin qui ressemble alors à une nonne miniature. Il le pousse sur un fauteuil puis ouvre un coffre. Un petit garde-manger de l'architecte, quand il vient ici méditer en paix. Il en retire un peu de vin, de l'eau, du pain, des fruits parmi lesquels il choisit une pomme pas trop abîmée.

Pendant que Martin dévore le festin posé sur ses genoux, Mique s'assied et l'observe. «Tu es une petite célébrité parmi les ouvriers du parc, tu sais. On dit que les limiers les plus récalcitrants sont comme des agneaux avec toi. C'est vrai?» Martin hausse les épaules et les sourcils sans un mot, sous-entend que si on le dit... Mique sourit. «Pour l'instant, nous n'avons que quelques bêtes, mais un jour, il y aura une ferme et toute une basse-cour, des bêtes aumailles, des vaches, des moutons et des chèvres. Il faudra une importante domesticité. Vacher, ça te plairait, Martin? Cinquante livres le quartier?» Martin suspend la mastication d'un gros morceau de pomme dont le jus s'exprime sur ses joues, et fait oui de la tête. Vacher, il veut bien.